

DERRIÈRE LES MOTS







Un rêve ...

"rêve" est un si joli mot.

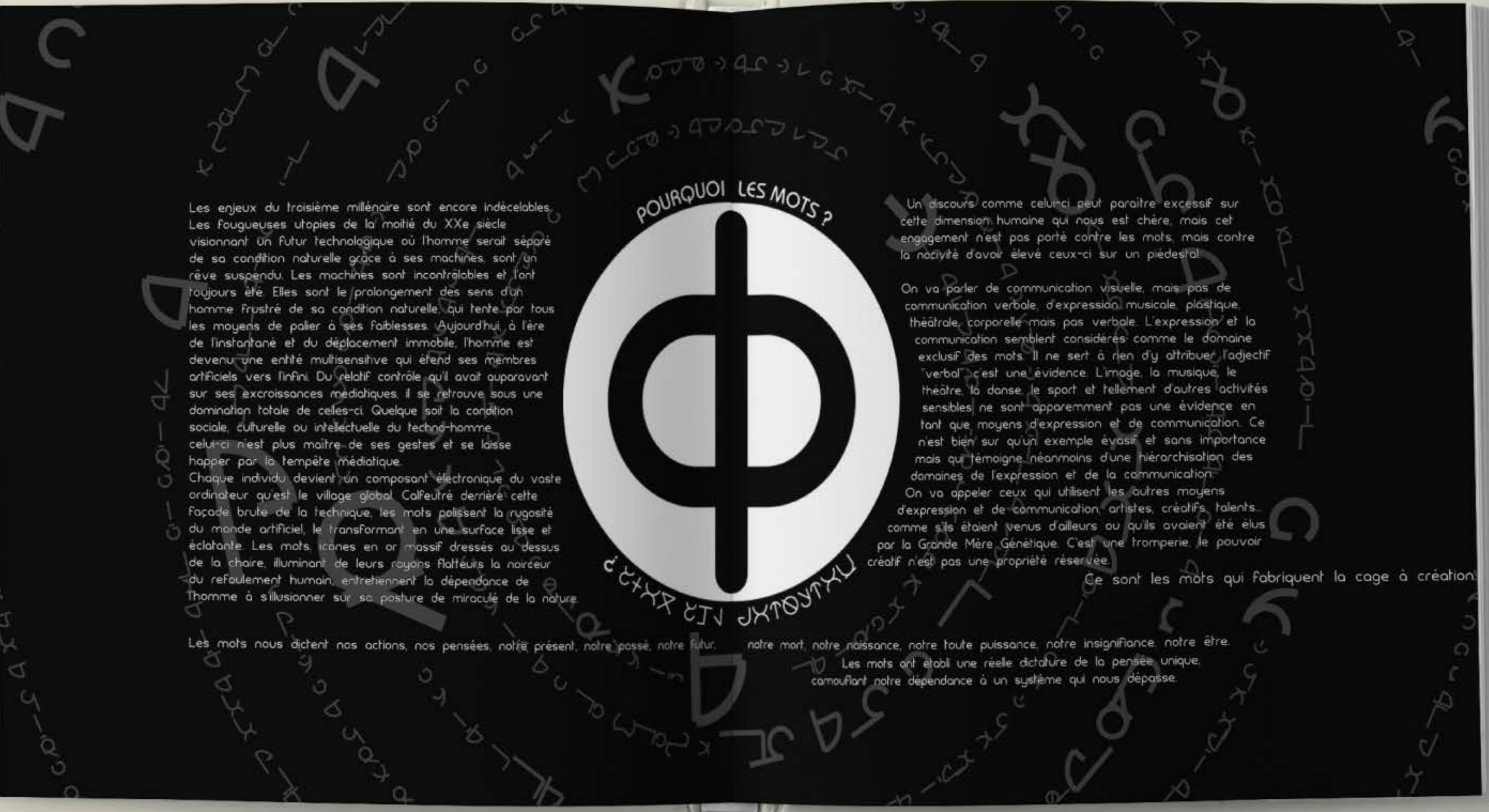
Oui, c'est un rêve. Un beau rêve.

Voulez vous un petit déjeuner ?

Une tranche de melon?

Un hareng?

Dave Mac Kean, extrait de "Cages"



Les enjeux du troisième millénaire sont encore indécoulables. Les fougueuses utopies de la moitié du XXe siècle visionnant un futur technologique où l'homme serait séparé de sa condition naturelle grâce à ses machines, sont un rêve suspendu. Les machines sont incontrôlables et l'ont toujours été. Elles sont le prolongement des sens d'un homme frustré de sa condition naturelle, qui tente par tous les moyens de palier à ses faiblesses. Aujourd'hui à l'ère de l'instantané et du déplacement immobile, l'homme est devenu une entité multisensitive qui étend ses membres artificiels vers l'infini. Du relatif contrôle qu'il avait auparavant sur ses excroissances médiatiques, il se retrouve sous une domination totale de celles-ci. Quelque soit la condition sociale, culturelle ou intellectuelle du techno-homme, celui-ci n'est plus maître de ses gestes et se laisse happer par la tempête médiatique.

Chaque individu devient un composant électronique du vaste ordinateur qu'est le village global. Calfeutré derrière cette façade brute de la technique, les mots polissent la rugosité du monde artificiel, le transformant en une surface lisse et éclatante. Les mots icônes en or massif dressés au dessus de la chaire, illuminant de leurs rayons flatteurs la noirceur du refoulement humain, entretiennent la dépendance de l'homme à s'illusionner sur sa posture de miraculé de la nature.

Les mots nous dictent nos actions, nos pensées, notre présent, notre passé, notre futur,

notre mort, notre naissance, notre toute puissance, notre insignifiance, notre être.

Les mots ont établi une réelle dictature de la pensée unique, camouflant notre dépendance à un système qui nous dépasse.

Un discours comme celui-ci peut paraître excessif sur cette dimension humaine qui nous est chère, mais cet engagement n'est pas porté contre les mots, mais contre la nocivité d'avoir élevé ceux-ci sur un piédestal.

On va parler de communication visuelle, mais pas de communication verbale, d'expression musicale, plastique, théâtrale, corporelle mais pas verbale. L'expression et la communication semblent considérées comme le domaine exclusif des mots. Il ne sert à rien d'y attribuer l'adjectif "verbal", c'est une évidence. L'image, la musique, le théâtre, la danse, le sport et tellement d'autres activités sensibles ne sont apparemment pas une évidence en tant que moyens d'expression et de communication. Ce n'est bien sûr qu'un exemple évasif et sans importance mais qui témoigne néanmoins d'une hiérarchisation des domaines de l'expression et de la communication.

On va appeler ceux qui utilisent les autres moyens d'expression et de communication, artistes, créatifs, talents, comme s'ils étaient venus d'ailleurs ou qu'ils avaient été élus par la Grande Mère Génétique. C'est une tromperie, le pouvoir créatif n'est pas une propriété réservée.

Ce sont les mots qui fabriquent la cage à création.

**Théories des origines du langage** καὶ γένεσις Γε βούτης καὶ τὸ δημόσιον h. dicitur mais aussi διεὶς Γε ἴδεται Ναὶ τοῖς πολὶ σπίλῳ

Lors de mes recherches, je me suis très vite retrouvé confronté aux théories des origines du langage. Il semble que ce soit une préoccupation existentielle qui questionne les chercheurs depuis l'antiquité et même au-delà. L'intérêt est relatif selon les époques et semble réapparaître depuis un vingtaine d'années.

Voici deux théories qui m'ont aidé à construire à développer mes créations plastiques

"Derek Bickerton envisage l'idée d'un proto-langage à l'origine du langage actuel et des cultures humaines. Bickerton a su utiliser des traces indirectes pour imaginer ce qu'a dû être le langage primitif. Dans son maître ouvrage, "Language and species" (1990), il propose quatre types de fossiles pour en interroger l'origine. D'abord il se réfère au langage des signes appris par les grands singes. Ensuite, il s'intéresse au langage des enfants de moins de deux ans, ce dernier servant d'autre indicateur pour montrer la parenté des opérations de pensée avec celles des chimpanzés. Ensuite encore, Bickerton s'intéresse à la célèbre histoire de la jeune enfant des Etats-Unis, appelée "enfant-placard", qui a été séquestrée dans une pièce depuis sa naissance. Enfin, Bickerton s'intéresse aussi au pidgin, langue forgée par des populations de nationalités différentes, et qui se retrouvent ensemble pour communiquer. C'est en comparant ces autres types de langages élémentaires, que Bickerton se rend compte qu'ils possèdent des caractères communs. Ces caractères communs nous renseignent alors sur l'aspect que le langage a dû revêtir, à l'époque du genre Homo. Ces langages sont composés de mots concrets, tels que "arbre", "table", "marcher". On reconnaît ici l'importance des formes et des verbes d'action. En outre, aucune grammaire n'est présente. La juxtaposition des mots suffit à donner sens. Pour dire qu'il veut un bonbon, un enfant peut dire "Niki vouloir bonbon", "bonbon veut Niki", etc."

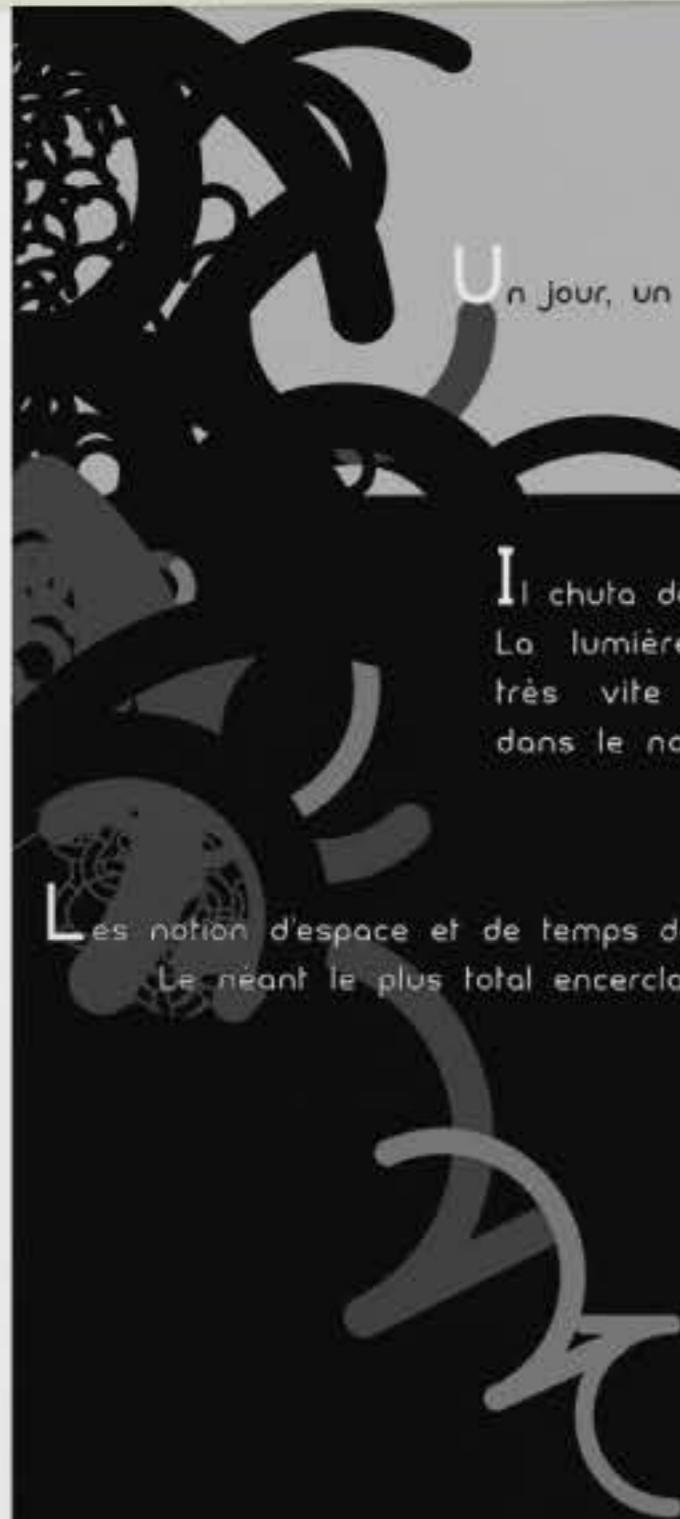


"Raymond Ruyer a émis l'hypothèse que le langage n'est pas né du besoin de communication, ni du besoin de désigner ou de décrire des formes autour de nous (comme par exemple : ceci est un arbre, ceci est une pierre). En effet, les signaux suffisent à la communication. Mieux : dans le règne animal, la communication est d'autant plus efficace qu'il existe des signaux et non des signes. Ces communications sont diverses mais toujours efficaces (tactile, olfactive, gestuelle, affective). La naissance du langage ne peut s'enraciner dans un hypothétique besoin de communication, et elle ne peut pas non plus être motivée par la dénomination des formes.

Comment le langage a-t-il pu apparaître si l'il n'est pas motivé pour coordonner des actions ou pour désigner des objets, vu qu'il n'y a pas de besoin, grâce à l'efficacité des signaux ?

Pour que le langage apparaisse, il faut que le sens fasse problème, qu'une rupture dans le cercle de la communication se manifeste. Que le sens ne soit plus garanti, c'est-à-dire que le langage ne peut commencer dans un contexte de désignation et de coopération (...). On peut dire que chez l'homme, la logique n'est ni reliée à des besoins spécifiés, ni reliée à une curiosité pour l'objet :

elle est recherche du sens et des raisons attribuées à une logique, que ni l'environnement naturel nous donne spontanément, ni notre patrimoine phylogénétique."



## DÉTACHÉ DE LA NATURE

Un jour, un grand singe tomba dans un trou.

Il chuta des heures durant.  
La lumière du trou finit très vite par disparaître dans le noir le plus total.

Les notion d'espace et de temps devinrent abstraite.  
Le néant le plus total encerclait le grand singe.

Continuait-il à tomber ?



Il avait beau s'agiter, essayer de toucher autour de lui.  
Il n'y avait plus rien.  
Il avait beau ouvrir les yeux,  
il ne voyait rien.  
Il avait beau tendre l'oreille,  
il n'entendait rien.

Le vent produit par sa chute semblait ne plus exister tellement la descente paraissait infinie.

Son corps, qu'il essayait de toucher, le faisait douter de sa perception. Il hurla, mais ses cris finirent par ne plus rien lui signifier.

La seule chose qu'il lui restait,  
c'était de savoir qu'il était.  
Pour la première fois il eu la conscience de soi.  
Il n'y avait plus que lui.

Il était monde  
car il n'y avait plus de monde autour de lui.

Le temps ne semblait plus exister, il se souvint.



Les arbres avec ses feuilles délicieuses :  
ceux qui lui ressemblaient avec qui il se protégeait contre les autres :  
les autres, qui lui faisaient peur et qui transformaient  
ceux qui lui ressemblait en choses qui ne bougeaient plus :  
puis aussi, quand le noir était lumière  
et qu'il faisait des bruits avec ceux qui lui ressemblaient.

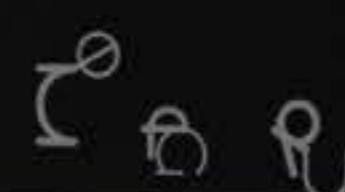


Cette plongée dans le néant lui rappelait  
lorsqu'il fermait les yeux après le calme  
et que le noir lui faisait voir des images.

Mais cette fois-ci le noir n'était pas à l'intérieur de lui  
mais autour de lui.



Les images étaient autour de lui  
comme il avait été autour du  
"monde d'avant".



Alors, n'étant plus corps,  
il se laissa pénétrer par ses images.



Une étrange sensation envahissait le singe devenu monde :  
en fusionnant avec les images  
il devenait conteur d'histoire.

Il pouvait isoler certains souvenirs  
puis les assembler avec d'autres.  
Il pouvait les sculpter, les rendre beaux ou les transformer.  
Il pouvait changer les peurs en combats,  
et le bonheur en quête.



Tout son monde était impalpable mais indéniablement vivant.

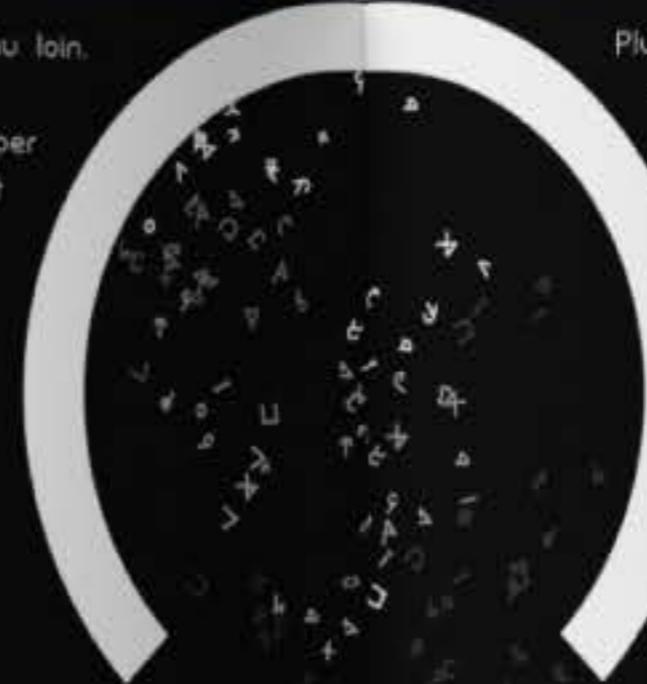


Soudain le noir devint gris, puis un point de lumière surgit au loin.

Le singe se rendit compte qu'il n'avait jamais cessé de tomber et que depuis le début de sa chute le "monde d'avant" était toujours resté près de lui.

Les images tournaient encore, mais le singe ayant retrouvé le repère de ses sens, son monde devint soudain fragile et illusoire.

La lumière le happa et le projeta hors du trou.  
Pourtant il chutait toujours.



Plus il se rapprochait du fond du ciel plus les dessins des choses devenaient autres. Les arbres devenaient forêts, le sol et l'herbe devenaient montagne, ceux qui lui ressemblaient ainsi que les autres devenaient de mystérieux points qui bougeaient...

Quand le singe arriva enfin au fond du ciel, il découvrit le plus beau des spectacles : un espace infini parsemé de millier de points lumineux. Tellement d'histoires pouvaient se dessiner dans cet étrange lieu jumeau de celui qu'il s'était fabriqué dans l'obscurité du trou. Il nagea rêveur dans ces flots noirs, puis remonta avec nostalgie vers la surface du "monde d'avant".

Il tombait vers le ciel.

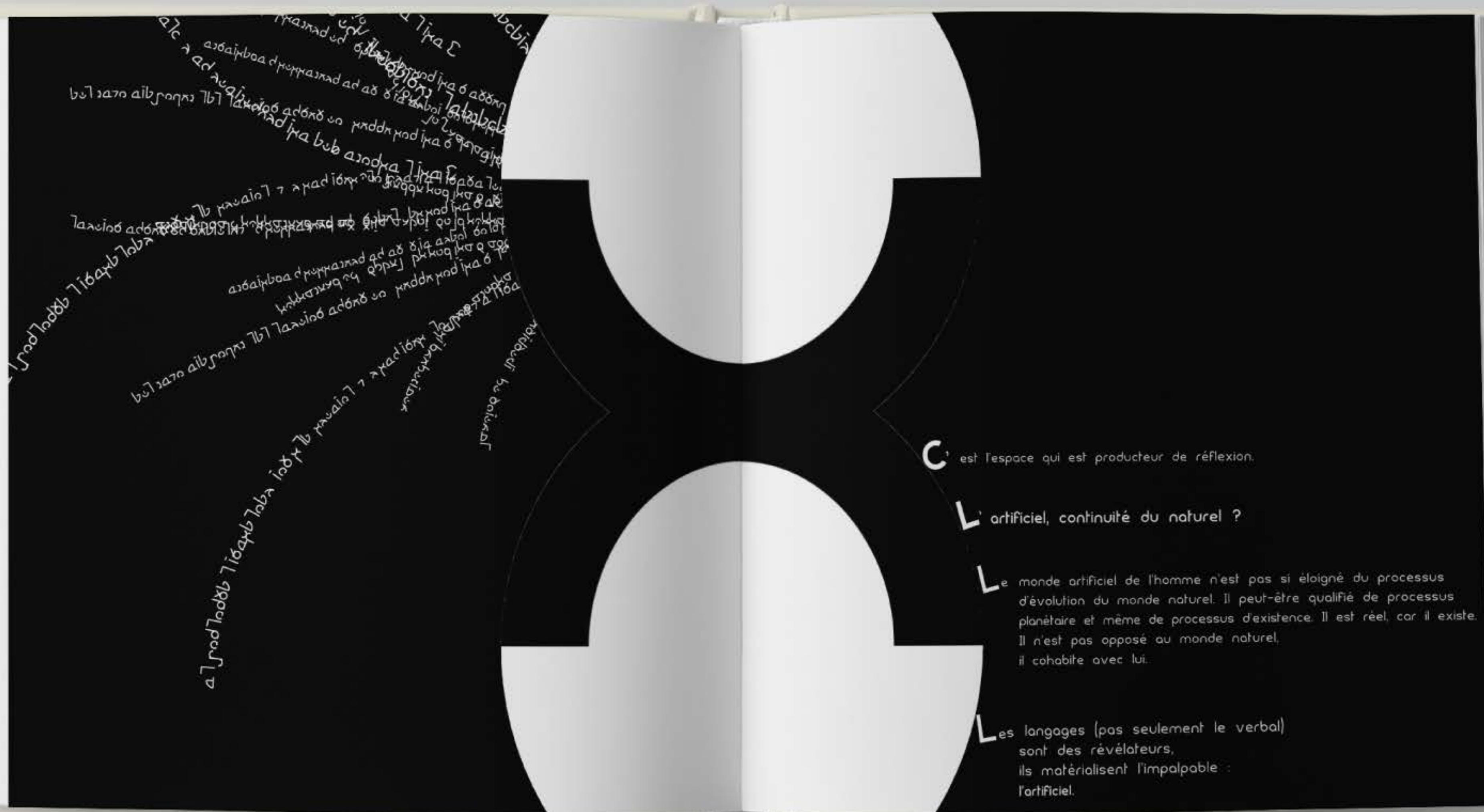
Tout le monde qu'il s'était imaginé lors de son isolement corporel lui apparaissait avec les dessins du "monde d'avant".

Au fur à mesure de sa chute vers le ciel, il vit les dessins qu'il s'était imaginé ainsi que plein d'autres qu'il n'avait jamais vu.



Sortant des flots, il sut qu'il n'était désormais qu'un morceau détaché.

Fruit tombé de l'arbre, maintenant fils de la terre, le singe se mit en route pour dessiner les histoires sur le "monde d'avant", qu'il voyait à présent rempli de mystère.



**C** est l'espace qui est producteur de réflexion.

**L'**artificiel, continuité du naturel ?

**L**e monde artificiel de l'homme n'est pas si éloigné du processus d'évolution du monde naturel. Il peut-être qualifié de processus planétaire et même de processus d'existence. Il est réel, car il existe. Il n'est pas opposé au monde naturel. Il cohabite avec lui.

**L**es langages (pas seulement le verbal) sont des révélateurs, ils matérialisent l'impalpable : l'artificiel.

Dictature ▲ verbale

Au commencement, il y avait le verbe ?

Est-ce que toute la population occidentale et celles des grandes cultures n'auraient pas édifié leurs civilisations sur cette seule phrase ?

Une des forces des mots, c'est leur capacité à marquer la mémoire d'un être et même d'une population à travers les époques. Celui qui détient les clés de la boîte de Pandore détient non seulement le pouvoir sur un ensemble d'individus, mais aussi sur le temps. Les mots ont cette capacité à enfermer le sens, à l'empêcher de circuler et à prolonger le temps dans un présent à durée indéfinie.

La définition prend alors le dessus sur le sens. Peu importe que le mot soit justement défini, celui-ci est utilisé comme catalyseur des masses. La dimension impalpable du mot cherche alors à se matérialiser, à prendre place directement dans le monde physique pour aboutir à sa forme iconique. L'effet est radical et n'épargne personne.

Contestataires résolus,  
portes paroles engagés,  
résinteressés désinvoltes,  
marginaux désincarnés.

tous se trouvent aspirés par "le mot icône" le verbe en chaire qui déchaîne les comportements cycloniques de l'homme autour d'un simple mot paisible et tranquille oeil du typhon.

▷ ደንብ ስምምነት በመሆኑን አገልግሎት የሚያሳይ

Եղի էմ քամ իշխան Բո եռեսը Ումկն հռւվեմծօնց մեջ բարձր եմ կանծեմայ հմբվագոծ ծառութիւն եակ եմը մայ բառակ քրոմը վայումունքի պատճիմ հմայ բերուած

Les hommes en s'évertuant à idolâtrer les mots, on fait de ceux-ci une arme d'une puissance défiant le temps et l'espace. De toutes les machines que l'homme a pu concevoir, les mots sont de loin les plus incontrôlables.

Pour reprendre l'expression biblique

"Au commencement, il y avait le verbe"

on se rend compte de l'emprise terrible qu'a pu provoquer une telle phrase à travers les siècles.

Athées ou croyants, chrétiens, juifs ou musulmans, scientifiques ou mégalomanes créationnistes,

cette phrase submerge notre savoir et conditionne nos actes.

Au delà de l'être,

elle appartient à un inconscient collectif,

renforcée par son passage à travers les siècles,

elle est une donnée acquise de l'esprit,

une constante du comportement, rangée soigneusement au fond de notre cerveau.

Même les chercheurs,

par réflexe,

positionnent les mots au premiers rangs de l'origine de l'évolution fulgurante de l'homme.

Pourtant rien ne prouve que le langage verbal soit le premier langage apparu.

Ce qui est sûr c'est que sa dictature n'est pas non plus totale.

Le langage verbal est une technologie très compliquée à mettre en place.

Son initiation est déjà un défi à relever pour le nourrisson.

L'intuition face au dessin,

à la musicalité,

à l'expression corporelle et même théâtrale précède le verbe.

Et avant ceux-ci (on ne sait pas quand d'ailleurs),

celui-ci développe son aptitude à décoder les mécanismes et à se questionner.

Alors, si d'autres langages existent dans nos capacités de base,

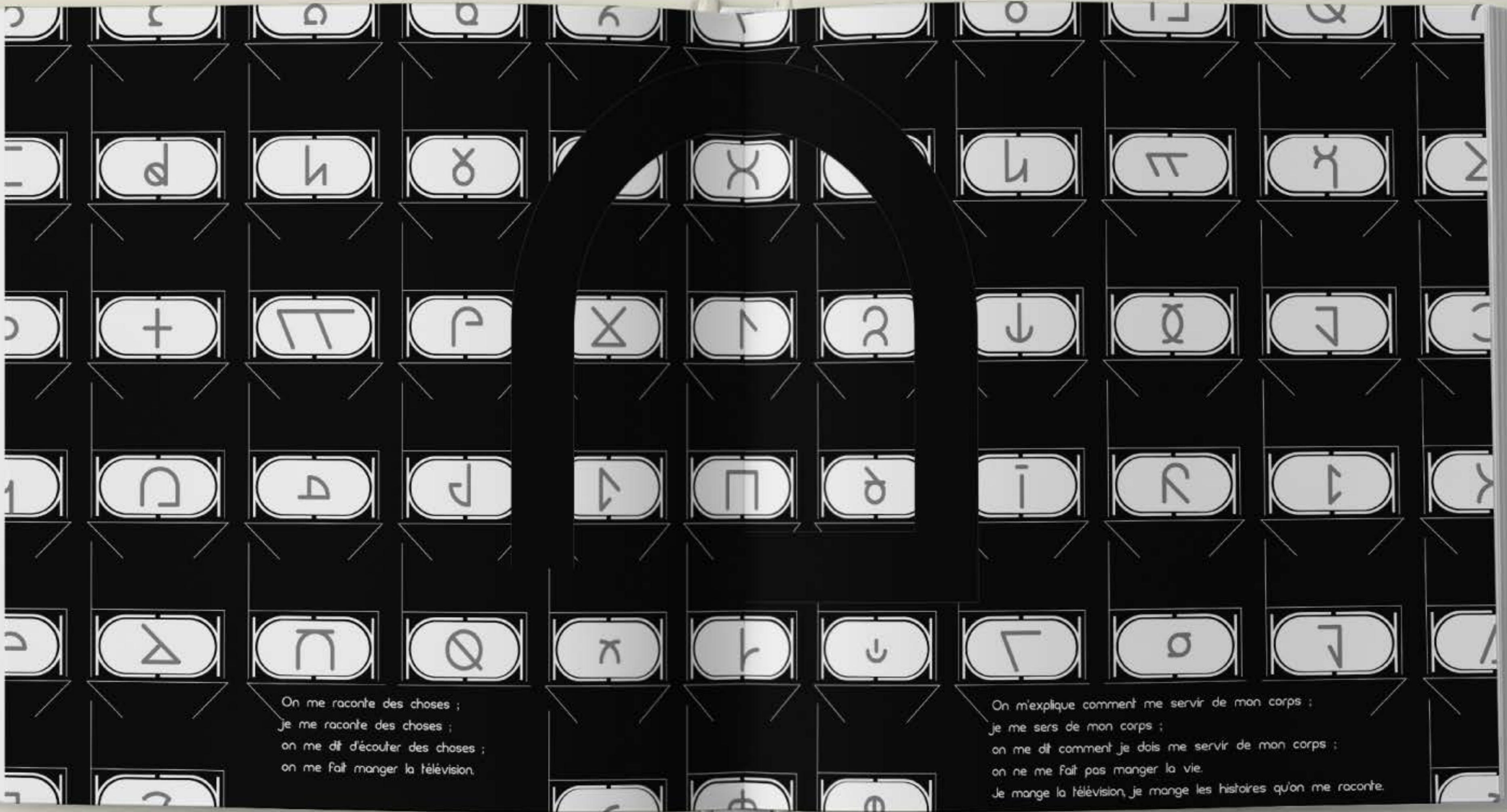
pourquoi n'utiliser par la suite que les mots,

et ne remettre les autres langages qu'à "ceux venus d'ailleurs", ceux qu'on appelle aussi créatifs

et dont les institutions nous disent qu'ils sont exception(els) ?



On me lit des livres ;  
je me lis des livres ;  
on me dit de lire ces livres ;  
on me fait manger des histoires.



A l'aube du troisième millénaire, le bouillonnement hilarant du chiffre icône dans toutes les têtes (la mienne se laisse d'ailleurs piéger avec tant de facilité), l'humanité dresse son bilan et active ses nouveaux questionnements. Mondialisation, village global, mass média, surconsommation, alerte environnementale, guerres de la paix, sécurisations totalitaires, "Hollywood Fast-food"... on est très loin des paisibles hôtels lunaires pour tous, et des voitures volantes automatisées. Avec un peu de chance des clowns en costumes de singes vont débarquer du futur !

La question médiatique est fraîche dans les esprits, son acidité est vive, elle enflé comme une douloureuse hémorroïde. Les mass media mitraillent le monde de leurs rayons "végétatifs". C'est bientôt le règne des carottes et des cornichons !

Société de l'image ? Société de l'argent ? Société du romantisme conservateur ?  
Dictature des mots ? Totalitarisme Hollywood chewing-gum ?



## Révolution médiatique

Quand on ne connaît pas la question, on a au moins le choix de répondre n'importe quoi. Et Mac Luhan l'avait très bien compris. Même si ses théories médiatiques peuvent sembler parfois incohérentes et prophétiques, il a su intuitivement plaquer les données d'un problème invisible. Malgré les critiques acerbes du monde littéraire, ses écrits me semblent aujourd'hui une véritable mine d'or.

Les médios, le multimédia, et l'unimédia, trois exemples parfaits de mots à la définition très relative, mais d'un impact autoritaire génial. La démonstration parfaite de la déviation du sens au profit du légume intersidéral. Je n'ai rien contre les déviations de sens, au contraire, mais dans le but de révéler du sens et non pas de le camoufler.



**L**a seule notion qui me parle dans cette volonté de rassembler les media, c'est la notion introduite par FLUXUS : l'intermedia. Je n'ai jamais assisté à ses performances et expérimentations nées de FLUXUS, et je me fais peut-être de grandes idées sur l'effet réel de ses créations, mais la lecture m'a fait apparaître la notion d'intermedia comme porteuse de nombreux messages et interrogations.

L'intermedialité reprend exactement le schéma que j'évoquais dans le détachement de la nature. Elle défis la mécanique séquentielle d'un medium en le détachant de son environnement, de son système, afin de le visionner dans sa globalité. C'est "l'inter-" qui crée l'espace entre le système et sa partie détachée. Cet espace, créateur de vision globale, de questionnement, de réflexion, déshabille un système médiatique de son costume de technique et de sa cage verbale mettant à nu sa dimension impalpable, celle de l'artificiel.

**C**ertains chercheurs considèrent que l'intermedia, une fois qu'il s'est recomposé en système unique, perd alors sa valeur démonstrative, refoulant sa part d'intermedialité et les décloisonnements qu'elle entraîne. Pourtant, sa valeur éphémère corrige cette défaillance en plaçant le happening dans une narration fictive, qui souligne des parcelles de réalité, mais qui n'affirme rien. Elle crée l'espace, elle laisse le choix.

**M**édios. Multimédia. Unmédia, une savoureuse recette à la sauce de l'antiquité romaine parfumée aux arômes de la modernité. Un grand bluff dissimulé derrière des mots à l'apparence aussi novatrice que ceux qui ont posé les piliers de notre civilisation, nous persuadant de notre supériorité technique jusqu'à nous faire oublier les enjeux du futur. La passe d'une révolution médiatique à bien lieu, mais ces trois mots n'ont absolument aucun sens. Chacun d'eux est un medium, puissant certes, mais pas unique. Il se dirige à l'opposé de l'intermedia, en fusionnant des grands media contemporains afin d'en créer un nouveau, dépassant de loin le reste du cheptel médiatique, dans sa capacité de transformation des comportements. Ce n'est pas pour autant un événement pessimiste, mais qui nous emmène dans un avenir en aucun cas prévisible. La tendance verbale à lisser la rugosité médiatique, pourrait bien nous amener une énième fois à nous diriger dans une direction douteuse.

**O**n va pointer le doigt sur l'image, le son, la théâtralité, qui sont considérés comme les entrailles de ce nouveau media. Ils sont accusés de la dégradation du langage (verbal), et de la perte de contrôle soudaine de l'homme face à ce géant médiatique. Une subtilité bien intelligente de la part de notre icône préférée, qui en simulant la perte de son éclat, provoque une mélancolie générale face aux mots perdus.

**L**e vocabulaire étant restreint, la grammaire simplifiée, l'orthographe oublié, les mots icônes emmagasinent une puissance de feu, hypnotique et manipulatrice.

**C**e sont les mots qui peignent les images, qui désaccordent les sons, et qui font de la théâtralité une force ridicule.

**C**est la dictature des mots qui est au centre de la psychose générale de notre proche avenir médiatique.

Toutes ces phrases que j'ai écrit précédemment sont certainement très loin de la réalité. Egarement de la pensée, certitudes décalées, naïvetés de jeunesse, tous ces mots résonnent en dehors de la tonalité. Pourtant, il n'y a rien à prouver, il n'y a qu'à découvrir.

Marcel Duchamp avait prononcer cette phrase malicieuse comme il en avais le secret : "Il n'y a pas de solution car il n'y a pas de problème". Tout la complexité de l'expérience se trouve comprise dans cette simple phrase.

Ce qui est génial avec les mots lorsqu'on a compris qu'ils ne méritaient pas tant d'attention, c'est qu'ils peuvent prouver n'importe quoi.

Tout est faux et tout est juste.

On peut jouer à qui aura raison,  
ou raconter des belles histoires.

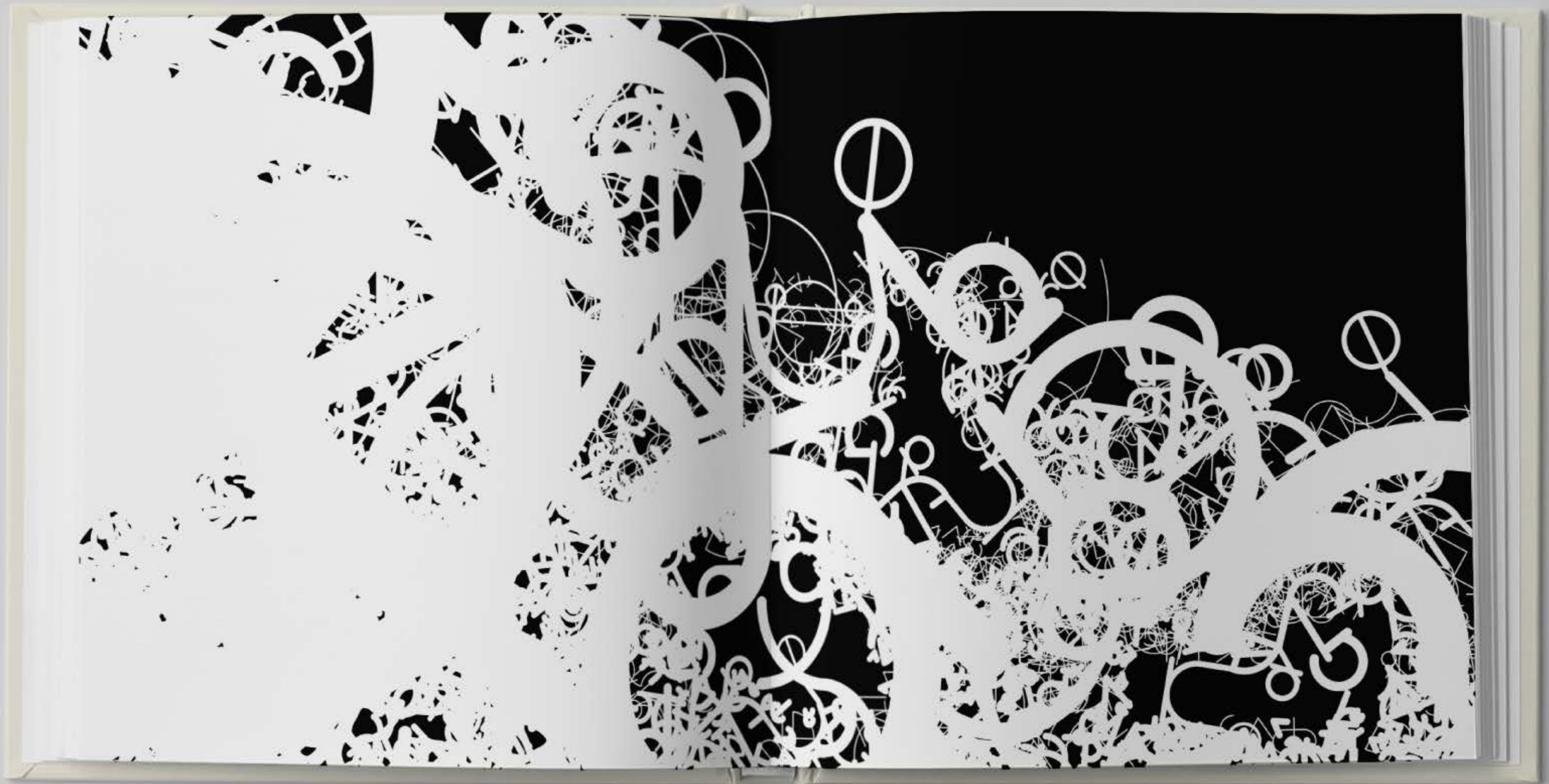
On peut parler des heures pour ne rien dire et  
lancer une phrase pour tout raconter.

On peut se faire, on peut jouer la comédie,  
on peut séduire et on peu parler tous seul.

Les mots, ne sont pas importants,  
ils sont totalement incapables de dire la vérité  
car la vérité n'existe que dans les histoires.



C'est beau les histoires, toutes les histoires, même celles qui font peur.





QED. Χρονολόγική

2 ERREUR

Δείχνεις  
Διαφορά  
 $\Delta x$

Derrière les mots

Yannick Dnat 2007

